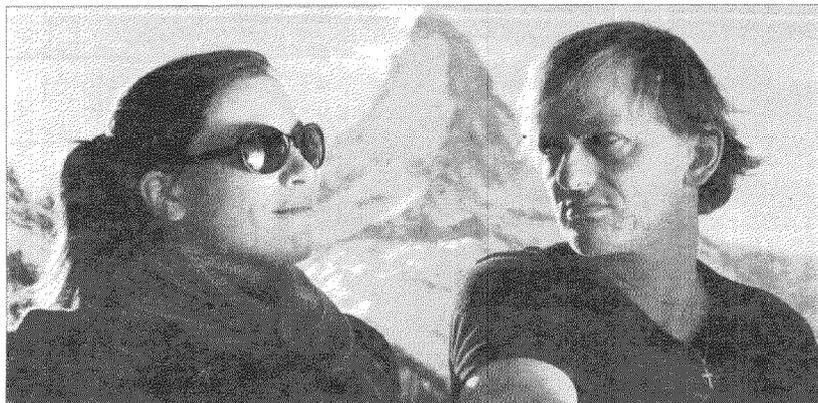


CINÉMA - CRITIQUES

Lenz

Thomas Imbach



Présenté uniquement à l'ABC dans le cadre du cycle Passion Cinéma consacré au cinéma helvétique, *Lenz* (2006) est certes une œuvre difficile d'accès, mais n'en reste pas moins l'un des meilleurs films suisses du moment... Indépendant intransigeant, Thomas Imbach élabore depuis presque vingt ans une œuvre très originale entre documentaire et fiction, à la frange du cinéma expérimental. En 1994, Imbach tourne un premier long-métrage troublant, *Well Done*, qui dissèque la vie quotidienne des employés d'une grande société financière. Avec *Happiness Is A Warm Gun* (2001), ce réalisateur établi à Zurich développe une approche qu'il va continuer d'expérimenter sur *Lenz*... De façon volontairement déconcertante, Imbach retrace dans *Happiness Is A Warm Gun* la mort violente de l'égérie pacifiste Petra Kelly. *Lenz* joue sur les vertiges de l'homonymie. Cinéaste établi à Berlin et séparé de sa femme Nathalie, Lenz (Milan Peschel) quitte la capitale allemande pour se rendre dans les Vosges. Il veut s'imprégner des sources d'inspiration d'une nouvelle inachevée de Georg Büchner (1813-1837) qui évoque la fin tragique d'un ami de jeunesse de Goethe. Dans la seule nouvelle qu'il a jamais écrite, Büchner retrace en effet la fin du poète Reinhold Lenz (1751-1792) mort fou. Se basant sur les notes du pasteur qui tenta de soigner le malheureux, l'écrivain décrit de façon extraordinaire un lent engouffrement dans la démence... Comme son homonyme littéraire, le cinéaste veut suivre ses propres règles de vie. Très vite, Lenz interrompt ses repérages, car il se sent « menacé ». Eprouvant le désir impérieux de revoir son fils, il fuit et quitte l'Alsace pour aller à Zermatt où son ex-femme séjourne avec l'enfant. Plongé dans le kitch touristique, Lenz s'efforce alors de recomposer sa famille éclatée. L'entreprise semble désespérée... Cette actualisation audacieuse de la « névrose » débusquée de façon très précoce par Büchner, qui est donc l'un des pionniers de « la mort du sujet » (Freud ne naît qu'en 1856), est transcendée par une mise en scène constamment innovante, à laquelle l'excellent caméraman Jürg Hassler n'est sans doute pas étranger.

Vincent Adatte

Il manque une étoile Gianni Amelio

La semaine passée, nous vous avons déjà fait part de tout le bien que nous pensons du huitième long-métrage de Gianni Amelio dont le titre français varie au gré des frontières... Il manque une étoile ou l'étoile imaginaire, c'est selon! Nous réitérons cette opinion à l'occasion de sa sortie à Neuchâtel (après La Chaux-de-Fonds). Salué par la critique française, *La stella che non c'è* appartient à un espèce cinématographique en voie de disparition: le film humaniste dont le réalisateur de *Ladri di bambini*, en digne héritier du néo-réalisme, n'a pas enco-

re su faire le deuil. Mondialisation oblige, Amelio élargit son horizon d'indignation en portant la fable en territoire chinois. Avec sa pièce de rechange, son protagoniste, un ouvrier italien atteint de donquichottisme aigu, n'en garde pas moins sa dignité, même si ses semblables chinois le prennent un travailleur... irakien! En 1972, le grand cinéaste transalpin Michelangelo Antonioni avait consacré à Mao un documentaire très naïf qu'il avait intitulé *La Chine est proche*. Aujourd'hui, Amelio corrige le tir: à la fois proche, mais si lointaine! V. A.

La vraie vie est ailleurs

Frédéric Choffat

Les films modestes de pays cinématographiquement modestes doivent à leurs qualités de devenir parfois succès publics, aune à laquelle il faut désormais juger le cinéma suisse dans le sillage de son promoteur, Nicolas Bideau. Qu'une première fasse salle comble, comme vendredi dernier à l'Apollo2 à Neuchâtel, est un petit événement; une victoire du verbe de Bideau? Après les lignes justement admiratives de VA la semaine dernière, un retour va permettre de citer encore d'autres éléments.

Trois voyageurs quittent donc Genève, deux jeunes femmes pour Marseille et Naples, un jeune père pour Berlin. Entre trains qui roulent de nuit et gares, chacun fera une rencontre. Ce seront trois histoires d'amour qui commencent, qui se terminent, sans qu'une partie importante, le passage à l'acte qui n'est du reste pas assuré, soit montré trois fois. La vraie vie est ailleurs devient presque une seule histoire d'amour.

Certes, chaque voyage est marqué par la personnalité du voyageur parti de Genève, même si on ne sait pas grand chose de celle ou ceux rencontrés. Chaque personnage, Homme ou Femme, écrit sa partition, même si les dialogues sont improvisés. Peut-on associer à chaque couple un style d'images, de lumières, de cadres? On croit parfois découvrir une piste qui s'avère ensuite discutable: question ouverte sur l'unité cherchée ou obtenue d'un style lié à chaque voyage où, parfois, à l'intérieur d'un plan, une certaine langueur se faufile!

Une certitude: c'est le montage qui crée l'unité entre les trois récits pour n'en faire qu'une seule histoire d'amour. Un montage doit d'abord être bon, autrement dit assurer la continuité du récit au plan dramatique, sans heurts, en finesse. Mais le montage peut aussi être juste, notion plus délicate à saisir. Il impose alors le rythme du récit, en assure la fluidité, l'exactitude de la durée: dix images de trop, ou de pas assez, et cette fluidité est absente. Le montage de ce premier long-métrage réussi de Frédéric Choffat est à la fois bon et juste.

Freddy Landry

